

La Terre d'Émile Zola ou l'impossible jacquerie

Germinal (1885) s'achève sur l'échec de la révolte ouvrière, mais offre en même temps l'image d'un renouveau certain : « Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre » (Zola, 1964, p. 1591). Les derniers mots, « faire bientôt éclater la terre », semblent annoncer le quinzième volume du cycle, *La Terre* (1887), séparé de *Germinal* par un seul roman. Cette ultime métaphore, très riche de sens, peut se lire à plusieurs niveaux : l'éclatement de la terre paraît représenter à la fois l'éclosion de la nouvelle récolte mais aussi la révolte future du monde paysan. Le soulèvement des ouvriers, qui s'est conclu par une défaite, pourrait donc renaître grâce aux forces des paysans réunis. L'image de l'« armée noire », d'ailleurs, est assez imprécise pour laisser imaginer une nouvelle rébellion de mineurs et une révolte paysanne, notamment en raison de l'insistance de Zola sur le vocabulaire agricole dans ces dernières pages. L'ébauche de *Germinal* révèle l'intérêt de l'auteur pour la question de la révolte, qu'il ne restreint en aucun cas au roman des ouvriers : si le soulèvement a échoué dans *Germinal*, il est peut-être possible dans *La Terre*, Zola envisageant « d'autres secousses, jusqu'à l'effondrement final » (Zola, 2011, p. 488).

En tant que « républicain convaincu » (Becker *et al.*, 1993, p. 327), Zola s'interroge en effet sur les moyens dont dispose le peuple pour lutter contre ceux qui l'oppriment. La révolte, en tant qu'« insurrection contre les institutions » (Morfaux et Lefranc, 2005, p. 496), bien que souvent limitée, semble être une arme privilégiée face au pouvoir bourgeois du Second Empire. Il est donc évident que *Germinal*, qu'il conçoit comme le « roman du soulèvement des salariés » (Zola, 2011, p. 468), ne lui suffit pas

■ Agathe Castex – doctorante en Littérature générale et comparée, Université de Franche-Comté, CRIT (UR 3224), F-25000 Besançon, France ; e-mail : agathe.castex@univ-fcomte.fr
ORCID iD : <https://orcid.org/0009-0003-9734-9494>

à épuiser la question complexe de la révolte. Zola la pose de nouveau dans *La Terre*. En témoigne la lettre du 27 mai 1886 à Van Santen Kolff, où il affirme vouloir « faire pour le paysan avec *la Terre* » ce qu'il a fait « pour l'ouvrier avec *Germinal* » (Mitterand, 1982, p. 1502). Le quinzième tome des *Rougon-Macquart*, loin d'être une simple peinture sordide des mœurs paysannes, est donc un roman éminemment politique. Cette dimension apparaît dès l'ébauche, Zola souhaitant montrer ce que le paysan « a été, ce qu'il est, ce qu'il sera » politiquement ainsi que « son rôle dans notre société, par la propriété » (Zola, 2013, p. 954).

Mais si la révolte des mineurs a échoué dans *Germinal*, pourquoi adviendrait-elle plus facilement dans le monde paysan ? C'est que, pour Zola, contrairement aux ouvriers, les paysans sont plus nombreux et représentent une menace significative pour le pouvoir. Dans le plan du roman, l'auteur indique qu'il y a dans le pays « 52 % de population agricole, 18 millions et demi, plus de la moitié de la population de la France » (Zola, 2013, p. 822). Les paysans, majoritaires, incarnent donc une « force sourde qui dort et qui peut à un moment décider de grandes choses » (Zola, 2013, p. 954). Plus explicitement, Zola pose dans l'ébauche une des interrogations fondamentales qui motive l'écriture du roman : « Une jacquerie est-elle possible en notre temps ? » (Zola, 2013, p. 1040). Dans un contexte de crise agricole, l'auteur entrevoit la possibilité d'un soulèvement d'ampleur qui mettrait fin à la misère paysanne.

Cependant, cette jacquerie ne se réalise jamais dans *La Terre*. Les paysans sont décrits comme avides et égoïstes, se souciant peu de l'intérêt commun. Quant aux personnages qui semblent les plus à même de porter le discours révolutionnaire, ils se montrent passifs : loin d'apporter le souffle de la révolte comme Étienne dans *Germinal*, Jean, ancien ouvrier des villes, recherche le calme d'une campagne qu'il idéalise. Cette absence de révolte paysanne a parfois conduit la critique à délaïsser la dimension politique du roman, qui est pourtant centrale. Ce que Zola veut montrer grâce à ce roman, c'est un paradoxe fondamental : puissante par son nombre, la classe paysanne se caractérise selon lui par une passivité qui la maintient dans une inéluctable misère. L'auteur essaie de comprendre les raisons de cette inaction, sans pour autant tomber dans un pessimisme absolu. Zola nous donne à voir des formes de contestation inattendues, souvent minimes, qui, néanmoins, assurent la circulation du discours révolutionnaire. C'est ce que révèlent les actions de Jésus-Christ, figure subversive, qui ne se lasse jamais de contester l'autorité. Dans cette perspective, la révolte peut alors se concevoir comme le « dynamisme par lequel des individus ou des groupes se mettent en rébellion [...] larvée contre les institutions qui ont à charge de régler leur conduite » (Châtelet, 2006, p. 1795). Nous montrerons d'abord que Zola pose un diagnostic inquiet sur le monde paysan, considérant la révolte comme impossible, pour ensuite mettre en lumière les formes alternatives de contestation et l'espoir que constitue le renouveau perpétuel de la terre.

1. « Une Jacquerie par la misère » ?

Pour bien comprendre la portée politique du récit, il faut tout d'abord évoquer le contexte agricole dépeint par Zola dans *La Terre*. Il est nécessaire de noter d'emblée un important anachronisme : l'action débute en 1860 et se poursuit sur toute la décennie mais Zola se réfère à une crise plus tardive, celle qui touche le monde agricole « de 1879 à 1886 » (Mitterand, 1982, p. 1501). S'il s'intéresse autant à la crise agricole, au point de la transposer de façon anachronique dans la période du Second Empire, c'est qu'il pense percevoir l'imminence d'une « catastrophe » (Mitterand, 1982, p. 1502) dans les campagnes, en raison de la baisse des cours du blé due à la « concurrence des produits agricoles étrangers » (Mitterand, 1982, p. 1501). Il s'agit d'un problème majeur, qui semble pouvoir donner lieu à un soulèvement paysan. Dans le plan, il utilise à plusieurs reprises le terme de « jacquerie », qu'il met dans la bouche de Canon et de Lequeu, fervents républicains exhortant les paysans de Rognes à la rébellion. Le premier « pousse à la révolte » en haranguant ses semblables par des paroles subversives : « Ah ! si vous vouliez. Vous êtes les plus nombreux. Une Jacquerie par la misère » (Zola, 2013, p. 822). Le second formule ce constat pessimiste : « jamais une Jacquerie n'aura lieu » (Zola, 2013, p. 822). Mais si l'interrogation sur les conditions de la « jacquerie » apparaît fréquemment dans le plan et dans l'ébauche, le mot ne figure qu'une seule fois dans le roman et est circonscrit au récit mythique de la vie de Jacques Bonhomme, paysan du XIV^e siècle. Le petit livre « *Les Malheurs et le triomphe de Jacques Bonhomme* » (Zola, 1982, p. 428) décrit « la jacquerie » qui « arme les laboureurs de leurs fourches et de leurs faux, quand il ne leur reste qu'à mourir » (Zola, 1982, p. 432). La révolte est ainsi reléguée dans un passé lointain, celui d'un Moyen Âge mythifié par les « livres de propagande bonapartiste » (Zola, 1982, p. 428). Cette histoire, lue par Jean durant la veillée, ne suscite aucun trouble dans l'assemblée qui écoute. Tous les paysans baissent les yeux, « sans hasarder un geste, pris de méfiance » (Zola, 1982, p. 432). Loin de provoquer l'indignation des paysans, ce récit fait de la « jacquerie » un mouvement révolu, sans possibilité de renaissance en cette fin de XIX^e siècle. *La Terre* montre ainsi l'impossibilité du soulèvement paysan, tout en essayant de comprendre les raisons de cette inaction collective.

1.1. La désunion des forces

Ce qui empêche tout d'abord la révolte, c'est le caractère que Zola attribue aux paysans, dénués selon lui de « sentiment collectif » (Zola, 2013, p. 822). Les paysans ne se soucieraient que de leurs propres intérêts, « acceptant tout, n'importe quel régime tant qu'il[s] mange[nt] » (Zola, 2013, p. 1348). Aussi la faim constitue-t-elle pour Zola l'unique moteur de la rébellion. Il évoque cette idée dans le plan : « D'ailleurs, il ne se révolte que lorsqu'il a faim » (Zola, 2013, p. 808). Autrement dit, les paysans ne seraient aptes à se soulever que lorsqu'ils vivent dans des conditions insupportables. Zola propose également une comparaison des paysans et des ouvriers. Dès l'ébauche, il suppose l'existence d'un « [a]ntagonisme entre le paysan et l'ouvrier

de Paris » (Zola, 2013, p. 1040). Dans le plan, il fait dire à Lequeu : « Les paysans plus tranquilles que les ouvriers » (Zola, 2013, p. 822). L'union des ouvriers et des paysans dans la rébellion se révèle donc tout à fait impossible, chaque classe vivant à distance l'une de l'autre. C'est ce qui ressort de la lecture de Jean durant la veillée : « Pendant que le peuple des villes se révoltait, [...] le paysan, isolé, dépossédé de tout et de lui-même, n'arrivait que plus tard à s'affranchir, à acheter de son argent la liberté d'être un homme » (Zola, 1982, p. 428). Cette différence fondamentale semble résider sur une opposition de « milieu » : la ville est considérée comme le lieu d'émergence de nouvelles idées politiques, alors que la campagne est décrite comme un lieu d'isolement. En effet, les « réunions socialistes » (Zola, 1982, p. 682) auxquelles a assisté Canon ont eu lieu à Paris, ville propice au débat et aux réflexions politiques. À l'inverse, lorsque l'ouvrier quitte la ville, comme c'est le cas de Jean, il semble être pris de torpeur, ainsi que le montre son portrait : « Alors, les outils tombaient de ses mains, il songeait à sa campagne d'Italie, et un grand besoin de repos l'engourdisait, l'envie de s'allonger et de s'oublier dans l'herbe » (Zola, 1982, p. 444). Canon lui-même, qui pourtant incite les villageois à se révolter, n'échappe pas à cet engourdissement général. Zola pointe les contradictions du personnage : « il tomba au Château, mangea, ronfla, comme chez lui, jurant à chaque apparition que les bourgeois seraient nettoyyés avant trois mois » (Zola, 1982, p. 644). Canon est présenté comme paresseux, profitant de l'amitié de Jésus-Christ qui le nourrit et qui le loge, ne mettant jamais à exécution ses projets d'insurrection contre les bourgeois. Fidèle à la « question des tempéraments et des milieux » (Zola, 1985, p. 3), qu'il évoque dès la préface de *La Fortune des Rougon*, Zola oppose ici environnement urbain et environnement rural, et étudie leur influence sur l'individu. L'impossibilité de la révolte semble donc tenir, outre le caractère des paysans, au milieu qui endort, qui calme les velléités de rébellion. L'échec de l'union entre ouvriers et paysans est également dû au fait qu'ils ne perçoivent pas leurs conditions comme semblables. Cela s'accompagne de phénomènes d'idéalisation mutuelle : Jean, en « gros garçon tendre, grandi dans les villes », possède des « idées de félicité champêtre » (Zola, 1982, p. 435) ; à l'inverse, Fanny et Delhomme envoient leur fils Nénesse à la ville et se montrent « flattés de la distinction » (Zola, 1982, p. 751-752) qu'il a acquise loin du milieu rural. L'image d'une « armée noire » composée à la fois d'ouvriers et de paysans semble donc tout à fait chimérique, chaque classe étant animée non par un sentiment de solidarité mais par une forme de convoitise à l'égard de l'autre.

Mais pour vraiment comprendre l'impossibilité de la « jacquerie », on ne saurait s'en tenir uniquement à l'analyse du tempérament et du milieu. Il faut également prendre en compte des éléments contextuels. Pour Zola, l'égoïsme des paysans s'est aggravé depuis l'évolution des lois qui régissent le partage de la propriété. Dans le plan du roman, il propose cette analyse de la condition paysanne : « Autrefois unis, groupés, frères, sous la féodalité [...] et aujourd'hui égoïstes, insociables, parce que la propriété individuelle. Très important pour moi » (Zola, 2013, p. 596). Dans sa lettre du 27 mai 1886 à Van Santen Kolff, l'auteur affirme sa volonté de « poser la question sociale

de la propriété » (Mitterand, 1982, p. 1502). Ce changement qui a marqué le monde rural, c'est l'abolition du droit de tester qui, sous l'Ancien Régime, laissait les parents libres de choisir leurs héritiers grâce à un testament. La Révolution française met fin à cette pratique dès le 7 mars 1793 (Counter, 2009, p. 137). Promulguée dans un idéal d'égalité et de fraternité, cette loi donne paradoxalement lieu à des formes de violence intra-familiale dans les campagnes. Sophie Delbrel rappelle que ce principe de partage conduit à une division des parcelles et parfois au parricide : « Le système qui prévaut dans la seconde moitié du XIX^e siècle est celui qui consiste à partager la fortune des parents entre tous les enfants légitimes, ce qui conduit premièrement à un morcellement de la propriété et deuxièmement à des luttes entre les enfants, qui vont jusqu'au parricide comme on le voit dans *La Terre* » (2022b, p. 170). Le personnage de Buteau incarne par excellence le paysan égoïste, qui ne cherche qu'à accroître ses possessions au détriment des autres. Cela va de pair avec un désintéret pour la politique et un rejet de toute idée de révolte. En effet, après avoir écouté le récit de la très ancienne jacquerie, Buteau affiche son scepticisme : « belle affaire de se révolter ! oui, pour que les gendarmes vous ramassent ! » (Zola, 1982, p. 432). Plus loin, ayant brièvement adhéré aux idées de Canon, il s'en détourne finalement : « Cela le fâcha d'avoir perdu son temps à la politique, lorsqu'il avait des affaires sérieuses » (Zola, 1982, p. 687).

1.2. Les discours révolutionnaires stériles

L'absence d'insurrection dans *La Terre* s'explique aussi par l'incapacité des personnages républicains à mobiliser leurs semblables. On peut identifier dans ce roman un trio révolutionnaire, composé de Jésus-Christ, de Canon et de Lequeu. Ils partagent le même idéal : mettre fin à la misère paysanne grâce à la révolte. Ils viennent fréquemment chez Macqueron, dont le cabaret représente le seul espace propice à la diffusion de leurs idées. Trois scènes de discours politique ponctuent le récit et témoignent de leur tentative de susciter l'indignation chez les villageois de Rognes.

La première scène se déroule au cours d'une des fêtes du village, dans la troisième partie. La fête constitue une occasion de rassemblement des paysans, qui forment un public face à un orateur, incarné par Jésus-Christ. Celui-ci prend la parole pour répondre à la critique adressée par son frère Buteau, qui lui reproche de gaspiller l'argent de leur père. Jésus-Christ se lance alors dans une diatribe contre l'avidité des paysans pour la terre. Cette critique se teinte d'une forte coloration politique, Jésus-Christ exhortant la communauté à la lutte contre la bourgeoisie : « On nous a volés dans le partage, les bourgeois ont tout pris, et nom de Dieu ! on les forcera bien à rendre... [...] Je veux mes droits, je veux ma part, tout le monde aura sa part » (Zola, 1982, p. 561). Le personnage, d'abord soucieux de sa propre possession, élargit son propos à l'ensemble des paysans, faisant de son discours un appel à la mobilisation collective. Toutefois, il échoue à les convaincre. Au fond, ce discours se résume surtout à une querelle entre frères et ne parvient pas à dépasser le stade personnel. Ce passage agonistique est en effet sous-tendu par un double enjeu : Jésus-

Christ veut prendre le dessus sur son frère Buteau ; il souhaite également pousser les paysans à la révolte. Mais la dimension politique ne parvient pas à s'imposer sur le duel entre frères. On le remarque notamment avec l'expression « Buteau prit sa revanche » (Zola, 1982, p. 562) qui montre bien que l'affrontement se joue à un niveau individuel et non collectif. De plus, les réactions de l'assemblée de paysans face aux paroles de Jésus-Christ sont importantes à relever. Le braconnier parvient tout d'abord à captiver son auditoire qui se fige dans un sérieux contrastant avec les rires qui prévalaient jusque-là : « Personne ne riait plus, les faces inquiètes des paysans se tournaient vers ce grand diable » (Zola, 1982, p. 561). Mais l'intérêt suscité pour le discours est de courte durée, Buteau y mettant fin en criant : « N'écoutez donc pas, il est bon à tuer ! » (Zola, 1982, p. 562). Dès lors, les rires reprennent, ce qui entérine la victoire du cadet sur l'aîné. Quant aux personnages qui paraissent pouvoir appuyer le discours de Jésus-Christ, ils se caractérisent soit par leur lâcheté, soit par leur passivité. Lequeu s'empresse de partir, « en fonctionnaire qui ne pouvait se compromettre plus longtemps » (Zola, 1982, p. 562). Jean, familier des discours politiques entendus à la ville, au lieu de soutenir Jésus-Christ, le réduit au silence : « Jésus-Christ, déclara-t-il tranquillement, vous feriez mieux de vous taire... » (Zola, 1982, p. 562-563). Cette parole a un effet performatif, puisque Jésus-Christ retombe aussitôt « sur sa chaise, en déclarant qu'il s'en fou[t], après tout » (Zola, 1982, p. 563). Le mouvement descendant du personnage représente l'échec de son discours. L'espoir de la révolte a été éphémère. Toutefois, il semblerait que le braconnier ait réussi à susciter chez les paysans un sentiment d'indignation, mais loin d'être tourné vers le pouvoir qui les opprime, il a pour cible Jésus-Christ lui-même, considéré comme un fauteur de trouble. Paradoxalement, le potentiel d'indignation et de violence qui pourrait être mis au service de la révolte est mobilisé par les paysans pour manifester leur rejet des discours révolutionnaires : « Aux tables voisines, les paysans finissaient par se fâcher [...] et ils grondaient, ils allaient tomber sur "le partageu", le jeter dehors à coups de poing » (Zola, 1982, p. 562). La violence devient ici un moyen de protéger l'intérêt individuel plutôt que l'arme d'un soulèvement collectif. Dès lors, à l'image de la révolte qui sous-tendait le propos du braconnier succède celle, beaucoup plus lénifiante, de la fête qui se poursuit : « Au fond de la grange, on dansait toujours » (Zola, 1982, p. 563).

La deuxième scène qui comporte un discours révolutionnaire se trouve dans la quatrième partie et a également lieu dans le cabaret de Macqueron, au moment des élections du Corps Législatif de 1869. Zola représente avec ironie les rivalités des deux candidats, M. de Chédeville, déjà député, et M. Rochefontaine, nouveau concurrent « officiel » soutenu par le préfet. Invité par le cabaretier, le candidat hâte son discours pour se rendre dans d'autres villages. Après son départ demeurent les villageois rassemblés ainsi que Jésus-Christ et Canon, qui éclatent de rire, se moquant de ces querelles politiques jugées futiles. Face à cette campagne législative médiocre, Canon propose alors une véritable révolution et se lance dans la peinture exaltée d'une « Commune révolutionnaire » (Zola, 1982, p. 682) qui abolirait les impôts ainsi

que le service militaire. Contrairement au premier discours de Jésus-Christ, celui de Canon attise davantage la curiosité des paysans : « L'effet fut si extraordinaire, que Delhomme, Fouan, Clou, Bécu, demeurèrent béants, les yeux arrondis » (Zola, 1982, p. 682). Cela laisse à Canon toute la liberté de développer sa conception du soulèvement populaire. Il imagine d'abord une insurrection parisienne : « les camarades de Paris s'empareraient du pouvoir : ça se passerait peut-être naturellement, on aurait à fusiller moins de monde qu'on ne croyait » (Zola, 1982, p. 684). Le souffle de la révolte se répandrait ensuite dans tout le pays, repris par les paysans : « Dans les campagnes, ce serait plus simple encore. On commencerait par exproprier les possesseurs du sol, on prendrait la terre... » (Zola, 1982, p. 684). Mais ce discours se sape lui-même par un excès d'optimisme qui paraît tout à fait illusoire. Le conditionnel montre le caractère chimérique de cet idéal et les expressions « naturellement », « s'effondrerait de lui-même » et « simple » soulignent l'inconséquence du personnage qui ne prend pas la mesure de la difficulté d'une telle entreprise. Sa harangue emphatique est d'ailleurs coupée par Hourdequin qui le ramène à la réalité par une unique exclamation, « Essayez donc ! » (Zola, 1982, p. 684). Toutefois, l'assemblée des paysans continue à écouter d'un air intéressé. C'est seulement lorsque Canon fait basculer son propos dans une exhortation au partage absolu de la terre que Buteau s'insurge, avec un « geste de profonde incrédulité » (Zola, 1982, p. 685). Le discours de Canon, loin de parvenir à mobiliser les villageois, est alors perçu comme un divertissement, puisqu'ils « attend[ent] la fin, comme au spectacle » (Zola, 1982, p. 685). Chez Jean, ces propos suscitent une profonde indignation et un « geste de révolte » (Zola, 1982, p. 685-686). Zola reprend le même principe que dans la première scène de discours : l'incitation au soulèvement provoque un sentiment de révolte tourné paradoxalement vers l'orateur révolutionnaire qu'est Canon et non vers les instances de pouvoir. Ce discours est donc contre-productif : au lieu de pousser à la révolte, il attise la colère des paysans contre les idéaux révolutionnaires.

Enfin, le troisième discours est celui de Lequeu, dans la cinquième partie, lors de la fête en l'honneur du départ des conscrits. Encore une fois, les paysans se retrouvent tous rassemblés dans le cabaret de Macqueron. Lequeu, loin de s'adonner aux festivités, est irrité par la « joie imbécile » (Zola, 1982, p. 765) des conscrits, contrastant selon lui avec l'horreur de la guerre qui les attend contre les Prussiens. Cette indignation donne lieu à une explosion de rage, que l'instituteur a longtemps contenue. Il annonce la révolte à venir, qui sera selon lui provoquée par la faim : « Vous avez beau être lâches, c'est vous autres qui foutrez tout par terre, quand l'heure viendra. [...] Et ce blé qu'on amène, l'occasion est peut-être bien là. [...] C'est toujours pour le blé qu'on se révolte et qu'on se tue... » (Zola, 1982, p. 770). Ces paroles font allusion à l'importation de blés étrangers. Pour Lequeu, le soulèvement paysan ne peut advenir que dans un contexte de crise et de misère, ce qui semble être le cas en cette fin de XIX^e siècle. Cependant, loin de porter cette idée de révolte jusqu'au bout en la transformant en un véritable soulèvement, Lequeu se défait de toute responsabilité et quitte le cabaret sans agir : « Lequeu, violemment, avait ouvert la porte.

Il disparut » (Zola, 1982, p. 770). La réaction des villageois est la même que dans les scènes précédentes : ils s'indignent contre le discours révolutionnaire de l'instituteur, qu'ils traitent de « brigand » et qu'ils auraient voulu « saigner » (Zola, 1982, p. 770). L'assemblée de paysans est donc du côté de l'ordre conservateur, leur désir de violence étant tourné non vers les institutions mais vers ceux qu'ils considèrent comme des perturbateurs. Le discours de Lequeu est vite oublié, au profit de la fête : « les conscrits recommencèrent leur noce » (Zola, 1982, p. 770). Cela confirme l'échec total de l'appel à la révolte. Quant à Canon et à Jésus-Christ, soutiens potentiels de Lequeu, ils s'insurgent tout autant que les paysans, chacun convoquant des idéaux politiques différents de ceux de l'instituteur : « Mais c'étaient surtout Jésus-Christ et son ami Canon qui semblaient hors d'eux, le premier avec son 89, sa devise humanitaire de liberté, égalité, fraternité, le second avec son organisation sociale, autoritaire et scientifique » (Zola, 1982, p. 770). L'union des trois personnages révolutionnaires est donc impossible. S'ils possèdent des conceptions politiques voisines, ils ne parviennent pas à s'unir pour créer une véritable dynamique qui emporterait l'adhésion des paysans. En témoigne le passage où Jésus-Christ critique ouvertement l'empereur, mais n'est pas soutenu par Lequeu, dont on apprendra pourtant plus loin qu'il partage ses idées. Bien que républicain, ce jeune instituteur veut préserver son statut privilégié et craint de se compromettre en appuyant les discours subversifs de l'ivrogne Jésus-Christ. Il se soustrait donc au débat en affirmant : « Moi, je n'en dis rien, ça ne me regarde pas » (Zola, 1982, p. 416). Mais en plus d'être désunis, ces trois personnages sont en marge de la communauté de Rognes. Cette marginalité est due à la défiance des villageois envers eux, mais aussi au mépris qu'ils nourrissent eux-mêmes pour leurs semblables. Jésus-Christ et Canon se conduisent en hommes arrogants : « Il n'y avait que les deux canailles, Jésus-Christ et son ami Canon, pleins d'un évident mépris, si supérieurs, du reste, qu'ils se contentaient de ricaner et de hausser les épaules » (Zola, 1982, p. 678). Quant à Lequeu, il insulte en pensées la classe paysanne dont il est pourtant issu : « ah ! ces paysans, quelle sale race ! » (Zola, 1982, p. 500). Hourdequin s'indigne de la façon dont l'instituteur se conduit avec ses élèves, les traitant « de sauvages, de brutes » et les renvoyant « au fumier paternel, avec le mépris d'un lettré » (Zola, 1982, p. 491). L'instituteur est d'ailleurs un personnage particulièrement intéressant pour penser les rapports de classes. Dans son plan, Zola dit vouloir représenter le « lent mouvement qui recrute la bourgeoisie dans les paysans » (Zola, 2013, p. 820). Lequeu, en tant qu'instituteur, semble pris entre deux classes : celle des petits bourgeois instruits et celle des paysans. L'échec de ses manœuvres pour épouser Berthe Macqueron renforce cette position intermédiaire qui le maintient dans une marginalité forcée par rapport aux autres paysans. Jamais il ne fera partie de la communauté ; jamais il n'intégrera non plus le véritable milieu bourgeois, condamné à un statut médian. Cette position discrédite donc d'emblée tous les discours que pourrait prononcer Lequeu. Quant à Jésus-Christ et à Canon, ils sont eux aussi décrédibilisés : Canon est décrit comme paresseux malgré ses paroles révolutionnaires ; Jésus-Christ entretient encore de façon illusoire les « idées

de la Révolution » qui « s'avèrent dépassées » (Ripoll, 2017, p. 820). Par conséquent, à la différence des « républicains beaux parleurs » qui ne recherchent que leur propre profit, ces trois personnages révolutionnaires s'inscrivent dans la catégorie des « rêveurs naïfs » (Becker *et al.*, 1993, p. 365), soucieux de l'intérêt collectif mais pourtant impuissants. Comme le montre Evelyne Cosset, Zola est « lucide, et critique, sur le caractère flou ou chimérique du discours utopique » (1989, p. 138).

2. De la rébellion à l'évolution naturelle

La Terre constitue donc à première vue le tableau pessimiste d'une communauté de paysans figés dans une passivité opposée à l'action des mineurs de *Germinal*. Zola, loin de confirmer l'espoir esquissé dans l'explicit du treizième tome, adopte ici une vision contraire, ce qui crée un fort effet de contraste : après l'espoir de l'insurrection de « l'armée noire », l'auteur rend la révolte collective impossible. Il propose néanmoins des formes alternatives de contestation. Certains personnages agissent individuellement contre l'ordre établi, garantissant la préservation de l'idéal révolutionnaire, bien qu'il ne soit pas partagé par toute la communauté. Rire, grossièreté, obscénité sont les armes d'une opposition quotidienne aux instances de contrôle. L'action individuelle se substitue donc à la révolte collective de *Germinal*. Zola explore ainsi les diverses formes de la révolte, qu'elle apparaisse au grand jour ou qu'elle soit larvée. Dans *La Terre*, l'esprit de révolte couve plus qu'il n'éclore. Néanmoins, s'il ne se réalise pas à l'échelle humaine et politique, l'éclatement de la terre annoncé à la fin de *Germinal* semble advenir naturellement. Malgré l'absence de jacquerie, l'espoir et le renouveau semblent possibles. C'est que Zola distingue ici le temps humain de la révolte et celui, biologique, de la terre. Si le changement ne peut advenir grâce à l'action humaine, il peut se réaliser à l'échelle naturelle, garantissant un « avenir toujours certain » (Zola, 2013, p. 942).

2.1. Jésus-Christ, le bouffon philosophe

Au sein du trio révolutionnaire, un personnage semble se distinguer des autres : Jésus-Christ. Contrairement à Canon et à Lequeu, essentiellement ridicules et lâches, l'aîné de la famille Fouan se caractérise à la fois par sa profondeur philosophique et par son engagement effectif contre l'ordre établi.

Il faut tout d'abord rappeler que « Jésus-Christ » est un surnom, un « sobriquet [...] blasphématoire » (Baguley, 1987, p. 11). Son véritable nom est Hyacinthe Fouan. Mais dans les deux cas, Zola met l'accent sur le rôle subversif du personnage : « Jésus-Christ » est une dénomination ironique, le personnage étant un ivrogne, un « violeur de filles » et un « détrousseur de grandes routes » (Zola, 1982, p. 380) ; « Hyacinthe » fait partie des prénoms fréquemment donnés durant la période de la Révolution (Bange, 2000, p. 79). Jésus-Christ est donc le personnage impie et révolutionnaire par excellence. De plus, ce qui distingue particulièrement Jésus-Christ de Canon et de

Lequeu, c'est son caractère comique, qui ressort dès son premier portrait. C'est en effet le rire que Jésus-Christ provoque chez le clerc qui l'aperçoit de loin : « À ce moment, le petit clerc, qui regardait dans la rue, étouffa un rire entre ses doigts » (Zola, 1982, p. 380). Mais cette dimension comique se dote d'une certaine profondeur philosophique, notamment si l'on tient compte de l'intertexte qui a inspiré Zola dans l'écriture de *La Terre*. Dans l'ébauche, l'auteur rapproche explicitement son roman de la tragédie shakespearienne du *Roi Lear* (Zola, 2013, p. 974). Le vieux Fouan incarne alors la figure du roi et Jésus-Christ celle du fou lucide, comme le montre David Baguley : « Ce fou, comme celui de Shakespeare, est aussi – à sa manière – un philosophe [...] dont la philosophie et les valeurs, systématiquement opposées à celles des gens qui l'entourent, malgré la rudesse de leur expression, ne manquent pas de raison » (1987, p. 10). Jésus-Christ n'est donc pas simplement un personnage naïf et ridicule. Au contraire, il tente d'éveiller la conscience de son frère en critiquant son avidité folle pour la terre : « Tu es son esclave, elle te prend ton plaisir, tes forces, ta vie, imbécile ! » (Zola, 1982, p. 561). Zola lui attribue un rôle régulateur, bien que marginal, dans cette course frénétique à la propriété. Il possède le recul de celui qui a quitté sa terre pour voyager. Il se distingue par sa mobilité, comme le montre Robert Olorenshaw : « À la différence de tous les autres membres de la famille Fouan, il n'a pas de position fixe » (1979, p. 52). Zola confère à son personnage une sagesse qui le rend insensible à tout attrait de la possession, ainsi que le note Sophie Delbrel : « À l'exception de Jésus-Christ, tous cherchent à accumuler des biens et à thésauriser, s'épiant les uns les autres afin de s'assurer de n'être lésé en aucune manière » (2022a, p. 149).

Par ailleurs, dans ses discours et ses actions, Jésus-Christ se montre particulièrement investi contre toute forme d'autorité. Le soir de la veillée, lorsque Jean lit le récit des aventures de Jacques Bonhomme, il est le seul à réagir et à appuyer l'idée de révolte en esquissant un mouvement de rejet contre les gendarmes. Il est le double antithétique de son frère Buteau, qui, lui, refuse toute forme de rébellion au nom de sa propre tranquillité (Zola, 1982, p. 432). De plus, le braconnier se distingue du groupe, composé de paysans méfiants et réticents à dévoiler leurs propres opinions, comme on le remarque ici : « C'étaient des choses dont on ne devait pas causer tout haut, personne n'avait besoin de savoir ce qu'ils pensaient là-dessus » (Zola, 1982, 432). Jésus-Christ, à l'inverse, porte avec ferveur ses opinions révolutionnaires. D'ailleurs, Zola montre dans le plan du roman que Jésus-Christ est le seul à exprimer le fond de sa pensée face à une assemblée de paysans mutiques : « Le braconnier, seul farouche, disant ce qu'il pense [*sic*], leur reprochant d'être les plus forts et de se laisser mener comme un troupeau » (Zola, 2013, p. 1020). En dehors de ses discours, l'esprit contestataire du personnage se manifeste dans la plupart de ses actes, qu'il dirige contre l'ordre établi, en recourant à des formes de comique dans une veine rabelaisienne. Carole Trévisé analyse par exemple une des scènes les plus comiques de l'œuvre en montrant sa portée sacrilège. Il s'agit du passage, dans la deuxième partie, où Jésus-Christ avale de la monnaie comme des pruneaux, détournant le sacrement de l'e-

charistie : « Il saisit la pièce, se la posa gravement sur la langue comme une hostie, puis, d'un coup de gosier, l'avalait » (Zola, 1982, p. 517). Cette scène « illustre parfaitement un christianisme corrompu dont l'icône même se rend coupable de trois péchés capitaux : la colère, la gourmandise et l'avarice » (Trévisse, 2016). Au-delà de l'instance religieuse, c'est aussi contre l'ordre bourgeois que Jésus-Christ agit de façon larvée. La nuit, en secret, il s'adonne à de petits larcins : « Jésus-Christ, lorsque ses lignes n'apportaient rien, avait imaginé une pêche commode, qui était de dévaliser, la nuit, les boutiques à poisson des bourgeois riverains » (Zola, 1982, p. 640). Cette dissimulation montre bien que Jésus-Christ, isolé de tous, ne peut agir qu'individuellement, sans réussir à initier une révolte au grand jour. Enfin, d'autres passages laissent entrevoir son rejet de la loi. C'est notamment le cas dans la scène où il intimide l'huissier Vimeux par le recours à la farce et à la violence. Loin de se sentir menacé par le représentant de la loi, Jésus-Christ inverse les rôles, devenant celui qui terrorise : « Vimeux, paralysé par les ricanements de ce grand bougre, attendait en battant des paupières, sous la menace de la farce, du coup de poing ou de la gifle, qu'il sentait venir » (Zola, 1982, p. 646).

Mais on ne saurait réduire la dimension contestataire du roman au seul personnage de Jésus-Christ. D'autres figures s'opposent à l'autorité par leur action individuelle. C'est le cas de Jacqueline, surnommée La Cognette. Fille d'un paysan pauvre, elle devient la maîtresse du maire, Hourdequin. Elle exerce un pouvoir sur ce dernier, qui ne cherche qu'à satisfaire ses désirs. Zola donne à cette relation une dimension politique : au-delà du lien qu'ils entretiennent, c'est surtout une opposition de classe qui se joue. Pour Zola, le pouvoir charnel que Jacqueline possède sur Hourdequin le maintient dans une position d'infériorité qui constitue une sorte de revanche de classe : « Et les paysans ne comprenaient même pas que cette catin était leur vengeance, la revanche du village contre la ferme, du misérable ouvrier de la glèbe contre le bourgeois enrichi, devenu gros propriétaire » (Zola, 1982, p. 442). Plus loin, Zola développe l'image du corps de Jacqueline entièrement étendu sur le lit de Mme Hourdequin, morte depuis plusieurs années : « Lorsque la Cognette, en chemise, monta dans le lit conjugal, elle s'y étala, y écarta les bras et les cuisses, pour le tenir tout entier, riant de son rire de tourterelle » (Zola, 1982, p. 453). Le personnage de Jacqueline prend donc possession des biens des bourgeois par des moyens différents de ceux de la révolte.

2.2. La terre, un « avenir toujours certain »

La représentation de la révolte dans *La Terre* ne peut être dissociée de celles que l'on trouve dans les autres romans du cycle. On se doit donc de mettre en regard l'explicit de *Germinal* et celui de *La Terre*, qui, malgré des liens évidents, proposent des conceptions de la révolte très différentes. Les dernières pages de ces romans nous donnent à voir le départ du personnage principal – Étienne dans *Germinal* et Jean dans *La Terre* – venu vivre pour quelques années dans un environnement qui lui était étranger. La terre a un rôle fondamental dans ces deux explicits, puisqu'elle est

la promesse d'une renaissance, la garantie d'un nouveau temps à venir, mais dans des perspectives distinctes.

À la fin de *Germinal*, le temps de l'action politique coïncide avec le renouveau de la terre. En effet, la constitution de « l'armée noire, vengeresse » va de pair avec la « germination » des récoltes qui doit faire « éclater la terre » (Zola, 1964, p. 1591). La révolte potentielle de cette armée relève du temps politique. La germination, quant à elle, s'inscrit dans un processus biologique *a priori* indépendant des secousses politiques. Or ici, les deux s'accordent. Le titre du roman, d'ailleurs, confirme cette conjonction du temps politique et du temps biologique : « germinal » rappelle à la fois l'idée de la germination des semences au printemps, mais aussi la période révolutionnaire, le terme désignant le septième mois du calendrier républicain. L'unique mot « germinal » permet donc à Zola d'opérer une synthèse des deux temps, politique et biologique. Juliette Azoulai recourt aux notions de « temps révolutionnaire » et de « temps évolutionniste » (2016) pour penser le rapport entre la politique et la nature dans l'œuvre zolienne. Elle nous rappelle qu'Étienne refuse de « dissocier l'histoire de la nature, le rythme des sociétés de celui de la vie » (Azoulai, 2016). Elle donne aussi l'exemple de la convergence entre le temps historique et le temps biologique de la femme puisque c'est au moment de la révolte que les règles de Catherine apparaissent, ce qui permet à Zola « d'harmoniser le temps de la travailleuse et le temps de la femme, c'est-à-dire plus largement le temps social et le temps biologique » (Azoulai, 2016). Par conséquent, dans *Germinal*, l'auteur nous donne à voir une forme d'enchevêtrement du temps politique et du temps naturel. Zola multiplie en ce sens les métaphores végétales pour unir humain et nature, comme on le voit dans la dernière phrase de l'œuvre : « Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons » (Zola, 1964, p. 1591).

Dans *La Terre*, à l'inverse, la révolte n'advient jamais. Le changement politique et social semble donc impossible. Pourtant, la nature, elle, continue à renaître, année après année. Zola oppose donc l'attentisme politique des paysans à l'élan naturel d'une terre toujours fertile. C'est que dans ce roman, l'auteur insiste sur l'indifférence de la nature et sur son autonomie par rapport au temps humain. Cette dissociation apparaît à plusieurs reprises au sein du travail préparatoire. Dans les « Notes Thyébaud », Zola écrit : « La terre indifférente, nourrissant ces insectes » (Zola, 2013, p. 1348). La terre apparaît donc comme une entité autonome. Dans le plan du roman, quelques phrases nous éclairent sur le rapport entre le temps de la révolte et le temps biologique de la nature : « Puis la même chose sur le socialisme : un chambardement et bien ! qu'il vienne. [...] La terre est l'impassible, elle supporte tout, elle n'entre pas dans nos passions, et nous nourrit, contre du travail d'où qu'il vienne » (Zola, 2013, p. 944). Ici, on est loin de la métaphore végétale qui associait le soulèvement de l'« armée noire » à la germination des semences. Au lieu de cela, Zola établit une nette séparation entre le temps politique du « chambardement » socialiste et le temps de la terre qui se montre tout aussi indifférente envers l'homme qu'envers les insectes. On retrouve cette dissociation dans le discours indirect libre qui rapporte les pensées

de Jean : « C'était comme ces histoires de révolution, ces bouleversements politiques qu'on annonçait. [...] Et après ? est-ce qu'on peut faire du tort à la terre ? » (Zola, 1982, p. 810). Encore une fois, l'auteur propose une conception différente de celle de *Germinal* : temps politique et temps biologique sont décorrélés. Autrement dit, pour Zola, si le changement est impossible à l'échelle politique, il reste tout à fait envisageable dans une perspective biologique. Si la fin de l'œuvre signe l'échec de la révolte, l'espoir de renouveau demeure grâce à la vitalité inaltérable de la terre, ainsi que le note Zola dans son plan : « L'espoir donc, l'avenir toujours certain, cette semence que l'on jette et qui poussera ; le pain pour l'année prochaine, même si l'on en a pas [sic] cette année » (Zola, 2013, p. 942). Le roman se conclut sur l'image d'un cycle éternel : mort et vie s'enchaînent inexorablement. Les corps de Fouan et de Françoise, ensevelis, deviennent des semences, comme le montre la dernière phrase : « Des morts, des semences, et le pain poussait de la terre » (Zola, 1982, p. 811). Mais à la différence de *Germinal*, l'image de la germination ne contient aucun sens politique, la possibilité d'un soulèvement étant totalement absente.

La Terre, loin d'être un simple tableau de mœurs pessimiste sur le monde rural, est avant tout un roman éminemment politique qui analyse les raisons de l'impossible soulèvement des paysans en cette seconde moitié du XIX^e siècle. Parmi les causes majeures de la désunion des forces, Zola évoque l'instauration du partage égalitaire des terres sous la Révolution, qui provoque paradoxalement une exacerbation de l'individualisme et de l'avidité, conduisant parfois au parricide. L'attentisme qui caractérise la communauté de Rognes tient aussi à l'incapacité des figures révolutionnaires à s'unir et à proposer un véritable soulèvement. L'auteur nous donne à voir l'échec des discours prophétiques, qui se caractérisent par leur naïveté et par leur manque de cohérence les uns avec les autres. Mais malgré l'impossibilité d'une révolte au grand jour, certains personnages œuvrent constamment contre l'autorité, bien que par des moyens alternatifs, larvés et modestes. Ils portent ainsi le discours contestataire, assurant sa circulation à défaut de pouvoir le transformer en véritable action collective. Bien que minime, l'espoir demeure donc sur le plan politique. C'est à l'inverse sur le plan biologique que le renouveau est possible : Zola oppose l'échec de l'évolution politique à la renaissance éternelle de la terre, qui garantit un « avenir toujours certain ».

RÉFÉRENCES

- Azoulai, J. (2016). Temps évolutionniste et temps révolutionnaire (Michelet, Flaubert, Zola). *Arts et Savoirs*, 7. <https://doi.org/10.4000/aes.907>
- Baguley, D. (1987). Le Réalisme grotesque et mythique de *La Terre*. *Les Cahiers naturalistes*, 33(61), 5-14.
- Bange, R. (2000). Les prénoms de l'an II et les autres : typologie des attributions de prénoms dans la France en révolution. *Annales historiques de la Révolution française*, 322, 61-86. <https://doi.org/10.4000/ahrf.127>

- Becker, C., Gourdin-Serveni re, G. et V. Lavielle. (1993). *Dictionnaire d'Emile Zola : sa vie, son œuvre, son époque ; suivi du Dictionnaire des « Rougon-Macquart » et des catalogues des ventes après décès des biens de Zola*. Paris : Robert Laffont.
- Châtelet, F. (2006). RÉVOLTE idée de. Dans A. Comte-Sponville et al., *Dictionnaire de la philosophie* (p. 1794-1797). Paris : Albin Michel.
- Cosset, E. (1989). L'Espace de l'utopie : nature et fonction romanesque des utopies dans *Le Ventre de Paris, Germinal, La Terre et L'Argent. Les Cahiers naturalistes*, 35(63), 137-147.
- Counter, A. (2009). « Fallait pas me faire comme  a ! » Fonctionnement et défaillance de l'héritage dans *La Terre. Les Cahiers naturalistes*, 55(83), 135-148.
- Delbrel, S. (2022a). *La Terre*, roman du parricide intégral ? Meurtres physiques et symboliques dans la France rurale du XIX  siècle. *Considérant : Revue du droit imaginé*, 4, 143-157.
- Delbrel, S. (2022b). R enchanter la terre malgré l'Affaire : *Fécondité d'Emile Zola. Law & literature review*, 6(1), 165-180. <https://doi.org/10.3917/rdl.006.0165>
- Mitterand, H. (1982). *La Terre :  tude*. Dans  . Zola, *Les Rougon-Macquart : histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*. Vol. 4 (p. 1487-1543). Paris : Gallimard.
- Morfaux, L.-M. et Lefranc, J. (2005). *Nouveau vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*. Paris : Armand Colin.
- Olorenshaw, R. (1979). Lisibilité, structures globales et méta-discours critique dans « la Terre ». *Les Cahiers naturalistes*, 25(53), 46-52.
- Ripoll, R. (2017). Révolution française. Dans C. Becker et P. J. Dufief (dir.), *Dictionnaire des naturalismes* (p. 819-820). Paris : Honoré Champion.
- Tr vise, C. (2016). Le naturalisme en quête de nouvelles voies culturelles : une étude de *La Terre*. *Excavatio*, 28, article 6. <http://aizen.zolanaturalismassoc.org/excavatio/archives/v28.html>
- Zola,  . (1964). *Germinal*. Dans  . Zola, *Les Rougon-Macquart : histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*. Vol. 3 (p. 1131-1591). Paris : Gallimard.
- Zola,  . (1982). *La Terre*. Dans  . Zola, *Les Rougon-Macquart : histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*. Vol. 4 (p. 365-811). Paris : Gallimard.
- Zola,  . (1985). *La Fortune des Rougon*. Dans  . Zola, *Les Rougon-Macquart : histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*. Vol. 1 (p. 1-315). Paris : Gallimard.
- Zola,  ., Becker, C., et V. Lavielle. (2011). *La Fabrique des Rougon-Macquart :  dition des dossiers préparatoires*. Vol. 5. Paris : Honoré Champion.
- Zola,  ., Becker, C., et V. Lavielle. (2013). *La Fabrique des Rougon-Macquart :  dition des dossiers préparatoires*. Vol. 6. Paris : Honoré Champion.

RÉSUMÉ : Cet article se propose d'analyser *La Terre* (1887), le quinzième tome des *Rougon-Macquart*, dans une perspective politique. Zola place son intrigue dans un contexte de crise agricole qui affecte les conditions de vie de la classe paysanne. Il pose alors la question de la possibilité, en cette seconde moitié de XIX  siècle, d'une « jacquerie » qui mettrait fin à la misère. Cependant, jamais le soulèvement ne se réalise. Sous la plume de Zola, les paysans n'ont aucune velléité d'agir collectivement. Le roman se présente comme une analyse profonde des causes de la désunion des forces. L'instauration du partage des terres sous la Révolution et l'inefficacité des discours révolutionnaires, tournés en dérision, apparaissent comme les raisons principales de l'attentisme qui caractérise les paysans. Mais le souffle de la révolte ne

s'éteint pas pour autant : les personnages subversifs recourent à des moyens alternatifs qui garantissent la circulation du discours contestataire.

Mots-clés : Émile Zola, *La Terre*, politique, révolte, monde paysan

***La Terre* by Émile Zola or the Impossible Jacquerie**

ABSTRACT: This article analyses the fifteenth volume of *Les Rougon-Macquart*, *La Terre* (*The Earth*), from a political perspective. Zola sets its plot against the backdrop of an agricultural crisis that affects the living conditions of the peasant class. He raises the question of the viability of a “Jacquerie”, which would put an end to their misery, in the second half of the 19th century. The uprising, however, never materialised. In Zola’s work, the peasants have no desire to act collectively. The novel is an in-depth analysis of the causes of disunity of forces. The introduction of land redistribution during the Revolution and the ineffectiveness of revolutionary discourse, which is derided, appear to be the main reasons for the wait-and-see attitude that characterises the peasants. Yet, this does not extinguish the spirit of revolt: the subversive characters resort to alternative means to ensure that the protest discourse continues to circulate.

Keywords: Émile Zola, *La Terre*, politics, revolt, rural world